

GOUGH, Barry M., éd., *The Journal of Alexander Henry the Younger 1799-1814. Vol. 1 : Red River and the Journey to the Missouri*. Toronto, Champlain Society, 1988. 1xxi-328 p.

Thomas Wien

Volume 43, Number 4, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304843ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304843ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wien, T. (1990). Review of [GOUGH, Barry M., éd., *The Journal of Alexander Henry the Younger 1799-1814. Vol. 1 : Red River and the Journey to the Missouri*. Toronto, Champlain Society, 1988. 1xxi-328 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(4), 573–574. <https://doi.org/10.7202/304843ar>

GOUGH, Barry M., ed., *The Journal of Alexander Henry the Younger 1799-1814*. Vol. 1: *Red River and the Journey to the Missouri*. Toronto, Champlain Society, 1988. lxxi-328 p.

Ayant fait l'objet de deux éditions depuis 1897, l'une partielle et l'autre sommaire, le *Journal* d'Alexander Henry est déjà bien connu des historiens. Barry M. Gough présente ici la version définitive, établie, à défaut de l'original, d'après une copie réalisée en 1824.

À lire l'esquisse biographique en introduction, l'on dirait qu'Alexander Henry est prédestiné à faire carrière dans le Nord-Ouest. Né vers 1765 au New Jersey, il grandit au sein d'une famille de marchands. Deux de ses oncles participent au commerce des fourrures à partir d'Albany, et l'un d'eux, Alexander dit l'aîné, sillonne le pays indien avant de s'établir à Montréal et de se joindre à la Compagnie du Nord-Ouest. Fort de l'appui de ce parent influent et expérimenté, le jeune Alexander devient commis de la Compagnie en 1792. Il sera associé de 1801 jusqu'à sa mort en 1814. Ses fonctions le mèneront un peu partout, de Michipicoten sur la rive nord du lac Supérieur jusqu'à Fort George (Astoria) sur la côte du Pacifique. Dans ce premier volume (un second suivra) Henry fait son «coup d'essai» comme chargé de poste près du lac Manitoba en 1799-1800, avant de passer huit ans près de la rivière Rouge, dans ce qui deviendra le nord du Minnesota. C'est à partir de l'un de ces postes, celui de Pembina, qu'il entreprend, à l'été de 1808, un voyage de reconnaissance chez les Mandans et les Hidatsa établis le long de la rivière Missouri.

C'est donc la vie d'un hivernant-associé de la Compagnie du Nord-Ouest qui se dévoile ici. Enfin, la vie professionnelle, car Henry est peu loquace au sujet de sa famille. Sa femme indienne est à peu près absente du récit, et les enfants du couple le sont tout à fait (pour des informations à leur sujet, il faut consulter le testament du commerçant, édité d'ailleurs pour la première fois en introduction). Par contre, en tant que chronique de la gestion du commerce des fourrures en pays indien, le journal de Henry est exceptionnel, d'abord par son existence — le legs documentaire de la Compagnie du Nord-Ouest étant si pauvre — mais aussi par la situation du chroniqueur. Car le «département» du bas de la rivière Rouge longe à la fois la prairie et le glacis des Sioux, ce qui le rend doublement stratégique. Pembina, l'établissement principal, joue bien sûr le rôle classique de comptoir de marchandises et de fourrures, mais il a d'autres fonctions non moins importantes. Parachuté pour ainsi dire au milieu d'un troupeau de bisons, il fournit chaque année plusieurs milliers de livres de pemmican aux postes de la forêt boréale; érigé en avant-poste en territoire hostile, il sert aussi, en cas d'attaque, de refuge à «ses» Indiens. Ceux-ci, des Saulteux venus à contre-cœur chasser dans une zone dangereuse, ressemblent davantage à des travailleurs immigrés qu'aux commerçants indépendants présentés dans des études récentes. En ce sens, le journal de Henry décrit un cas-limite parmi les situations commerciales si diverses du territoire indien.

Sur ce pays exposé, Henry porte un regard de commerçant; s'il n'est pas trop curieux, il est en revanche soucieux du détail. Peu enclin à relativiser ses jugements sur ceux qui l'entourent, qu'il s'agisse des engagés canadiens, des Saulteux installés près du poste, ou de ses hôtes de 1808, il n'a pas l'œil ethnologique d'un George Nelson. Mais que de descriptions minutieuses: les villages indiens du Missouri, les voyages presque toujours difficiles, la vie à

l'intérieur du poste, les techniques de chasse, une procession mémorable d'engagés avec familles, armes et bagages, même certains paysages — tout devient tangible. Sont présentés aussi, pour les historiens calculateurs, la production annuelle des postes, leurs besoins en vivres ou en bois de construction, de même que le recensement de la population du Nord-Ouest en 1805.

Il s'agit donc là d'une source riche, qui mérite pleinement cette cure de jeunesse. Dans sa longue introduction comme dans les notes, B. M. Gough livre beaucoup d'éléments que le narrateur laisse dans l'ombre, en puisant notamment dans la production anthropologique et dans les récits d'autres commerçants et voyageurs. Signalons tout de même quelques petites difficultés: un relâchement de la vigilance éditoriale en fin d'introduction (des coquilles, une syntaxe discutable, et une note qui sera ensuite reprise dans le texte, p. lxxv-lxxviii); des erreurs de traduction dans ce journal truffé de termes français («régal» n'est pas plus désuet aujourd'hui que «gouvernail» n'est la corruption de «gouverneur», p. 6 et 160). Aussi l'éditeur aurait-il pu s'étendre un peu plus sur la comptabilité, pas toujours facile à suivre, qui marque la fin de chacune des «campagnes» annuelles de Henry. Mais ces remarques n'enlèvent bien sûr rien à la valeur de cette publication. Évidemment incontournable pour les spécialistes, elle est aussi un excellent moyen de transporter, le temps d'un cours, des étudiants vers le pays indien, où tant se joue dans ce commerce.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

THOMAS WIEN